

La représentation de New York et de l'Amérique

Les romans étudiés :

Kafka, *Amerika ou le Disparu* traduction B. Lortholary, Garnier-Flammarion.

Publication posthume par Max Brod en 1927, roman commencé en 1912 mais inachevé.

Dos Passos, *Manhattan Transfer*, traduction M. E. Coindreau, 1925

Céline, *Voyage au bout de la nuit*, Gallimard, 1932.

Sur la ville comme thème littéraire

Brousseau, Marc, *Des romans-géographes*, Paris, L'Harmattan, 1996 (les p. 129-156 portent sur *Manhattan Transfer*).

Butor, Michel, *Répertoire V*, Minuit, 1982 (en particulier : "La ville comme texte", p. 33 sq.).

Clavaron, Yves, Dieterle, Bernard (Eds.), *La Mémoire des villes*, Presses Universitaires de Saint-Étienne, 2003

Corps écrit, la revue des PUF, a consacré son numéro 29, de mars 1989, à la ville.

Gelfant, Blanche Housman, *The American City Novel*, University of Oklahoma Press, 1970.

Lutwak, L., *The Role of Place in Literature*, Syracuse, Syracuse University Press, 1984

Roudaut, Jean, *Les Villes imaginaires dans la littérature française*, Hatier, Coll. "Brèves", 1990.

Sansot, Pierre, *Poétique de la ville*, Klincksieck, 1971.

Tison-Braun, M., *Poétique du paysage. Essai sur le genre descriptif*, Paris, Nizet, 1980

Vion-Dury, J., (Ed.), *L'écrivain auteur de sa ville*, Limoges, Pulim, 2001

La Ville, Ellipses, Voies d'accès, 1996 Zéraffa, Michel, "Villes démoniaques", in *La ville n'est pas un lieu*, *Revue d'esthétique*, n° 3-4, 1977, "10/18", UGE, 1977, pp. 13-32.

Sur New York

Pinçonat, Crystel, *New York, Mythe littéraire français*, Genève, Droz, 2001

I

LE SOUTIER

Quand le jeune Karl Rossmann, âgé de dix-sept ans et expédié en Amérique par ses pauvres parents parce qu'une bonne l'avait séduit et qu'elle avait eu un enfant de lui, entra dans le port de New York, sur le bateau qui avait déjà réduit son allure, la statue de la Liberté qu'il regardait depuis un long moment lui parut tout d'un coup éclairée d'un soleil plus vif. Son bras armé d'un glaive semblait brandi à l'instant même, et sa stature était battue par les brises impétueuses.

— Si haute ! se dit-il.

Et comme il ne songeait pas à s'en aller, le flot sans cesse accru des porteurs de bagages qui passaient près de lui le refoula peu à peu jusque contre la rambarde.

Un jeune homme dont il avait fait brièvement connaissance au cours de la traversée lui dit en passant :

— Eh bien, vous n'avez donc aucune envie de débarquer ?

— Mais je suis prêt, dit Karl avec un grand sourire.

Et par défi, et parce qu'il était un garçon robuste, il hissa sa valise sur son épaule. Mais comme son regard errait en direction du jeune homme qui s'éloignait en compagnie des autres en balançant un peu sa canne, il se rendit compte avec consternation qu'il avait, lui, oublié son parapluie en bas, dans les flancs du navire.

II

L'ONCLE

Dans la maison de son oncle, Karl s'habitua vite aux nouvelles conditions de vie. L'oncle, d'ailleurs, lui facilita gentiment les choses jusque dans le détail, et jamais Karl n'eut à subir ces premières expériences douloureuses qui marquent généralement d'amertume les débuts d'une vie à l'étranger.

La chambre de Karl était située au sixième étage d'un immeuble dont les cinq étages inférieurs, auxquels s'ajoutaient encore trois étages en sous-sol, étaient occupés par l'affaire de son oncle. La lumière qui entrait dans cette chambre, par deux fenêtres et une porte-fenêtre donnant sur un balcon, provoquait toujours l'étonnement de Karl, quand au matin il sortait de son alcôve. Qui sait où il aurait dû loger, s'il avait débarqué en petit émigrant pauvre ? Peut-être même, comme son oncle le jugeait fort probable, connaissant bien les lois sur l'immigration, ne l'aurait-on même pas laissé entrer aux Etats-Unis et l'aurait-on renvoyé chez lui, sans autrement se soucier qu'il n'avait plus de patrie. Car ici, il ne fallait pas espérer de la pitié, et ce que Karl avait lu là-dessus concernant l'Amérique était exact ; seuls les gens heureux paraissaient ici jouir vraiment de leur bonheur, au milieu des visages indifférents qui les entouraient.

Un balcon étroit courait tout le long de cette pièce. Mais ce qui, dans sa ville natale, aurait constitué le

Il s'empressa de demander à cet ami, qui n'en parut pas ravi, de lui rendre le service de surveiller un instant sa valise, puis jeta un coup d'œil circulaire pour se repérer à son retour, et fila. Une fois en bas, il eut la déception de trouver pour la première fois fermé un passage qui eût été un raccourci notable, sans doute était-ce dû au débarquement de tous les passagers ; il lui fallut rechercher à grand-peine des escaliers qui se succédaient à l'infini, débouchaient dans des coursives sinueuses, dans une pièce déserte avec une table de travail abandonnée, jusqu'au moment où, effectivement, comme il n'avait pris ce chemin qu'une ou deux fois et toujours en groupe, il se trouva complètement perdu. Désespéré, ne rencontrant personne et entendant sans cesse au-dessus de lui le raclement de milliers de pieds et, au loin, comme un halètement, les ultimes soubresauts des machines déjà stoppées, il se mit à frapper sans réfléchir à la première petite porte où il vint se casser le nez.

point de vue le plus haut, ne permettait ici guère plus que de dominer une rue qui, entre deux rangées d'immeubles découpés littéralement à la hache, filait dans le lointain pour s'y perdre, là où surgissaient d'une accumulation de brume les formes colossales d'une cathédrale. Et le matin comme le soir, comme dans les rêves de la nuit, se pressait dans cette rue une circulation toujours dense qui, vue d'en haut, se présentait comme une mixture sans cesse alimentée d'apports nouveaux, silhouettes humaines déformées et toits de véhicules en tous genres, d'où montait encore une mixture multipliée et plus virulente de vacarmes, de poussières et d'odeurs, et tout cela était pris et pénétré par une violente lumière que cette foule d'objets ne cessait d'éparpiller, de transmettre et de ramasser frénétiquement, si bien que l'œil hébété la voyait concrètement comme une vitre recouvrant toute la rue et qu'on aurait à chaque instant brisée de nouveau à toute volée.

F. Kafka

L'Amérique (1912/1927)

trad. B. Lortholary

Maman arrive sur le pont. Son voile flotte.
« Voilà ton pardessus, Jimmy. Il faut le porter.
— Maman, est-ce que je ne pourrais pas avoir le drapeau ?
— Quel drapeau ?
— Le drapeau américain en soie.
— Non, mon chéri, il est serré.
— Oh ! je vous en prie, j'aimerais tant l'avoir à cause du 4 Juillet...
— Allons, ne pleurniche pas, Jimmy. Quand maman dit non, c'est non. »
Picotement de larmes. Il avale ses sanglots et la regarde dans les yeux.
« Jimmy, il est serré dans le rouleau de couvertures et maman est si fatiguée de remuer toutes ces horribles valises.
— Mais Billy Jones en a un...
— Regarde, mon chéri, tu manques un tas de choses... Voilà la statue de la Liberté. Une grande femme verte, en peignoir, debout sur un îlot le bras en l'air.
— Qu'est-ce qu'elle tient dans la main ?
— C'est une torche, mon chéri... La liberté éclairant le monde... Et voilà Governors Island de l'autre côté. Là-bas, où il y a des arbres... et regarde, ça c'est le pont de Brooklyn... C'est beau, hein ?... Et regarde tous les docks. Voilà Battery... et les mâts et les bateaux... et la flèche de Trinity et le Pulitzer Building. »
... Mugissement des sifflets de paquebots, bacs rouges qui se dandinent comme des canards, battant l'eau blanche, wagons de marchandises sur un radeau poussé par un remorqueur qui ahane, en lâchant des

Texte 4 p 89.90

bouffées de vapeur cotonneuse, toutes de même taille. Jimmy a les mains froides. Il frémit d'un bouillonnement intérieur.

« Mon chéri, il ne faut pas t'énerver comme ça. Descends voir si maman n'a rien oublié dans la cabine. »

Une bande d'eau encombrée de morceaux de bois, de caisses d'épicerie, de peaux d'oranges, de feuilles de choux, qui se rétrécit, se rétrécit entre le bateau et le quai. Un orphéon brille au soleil, casquettes blanches, visages rouges et suants. Il joue *Yankee Doodle* :

« C'est pour l'ambassadeur, tu sais, ce grand monsieur qui n'a jamais quitté sa cabine. »

Descente de la passerelle en pente. Attention à ne pas buter. *Yankee Doodle went to town*¹... Des faces noires, luisantes, des yeux d'émail blancs, des dents d'émail blanches :

« Oui, madame, oui, madame. »

*Stuck a feather in his hat and called it macaroni*²...

« Nous jouissons du droit de franchise. »

Le douanier montre un crâne chauve en s'inclinant très bas... *Toumti boumboum* « boum boum boum » *cakes and sugar candy*...

Printemps riche en gluten... chargé de principes nourrissants, volupté dans chaque bouchée. THE DADDY OF THEM ALL. Printemps riche en gluten. Personne ne peut acheter de meilleur pain que PRINCE ALBERT. Acier forgé, aluminium, cuivre, nickel, fer forgé. *All the world loves natural beauty*. LOVE'S BARGAIN, ce complet chez Gumpel, meilleur marché de la ville. Conservez ce teint de fillette... JOE KISS, démarrage, allumage, magnétos et générateurs.

A propos de tout, il sentait des éclats de rire réprimés bouillonner en lui. Il était onze heures. Il ne s'était pas couché. La vie lui semblait toute sens dessus dessous. Lui-même était une mouche qui marchait au plafond d'une ville à l'envers. Il avait laissé son métier, il n'avait rien à faire aujourd'hui, ni demain, ni après-demain, ni le jour suivant... La vie est faite de hauts et de bas, c'est une question de semaines, de mois. Printemps riche en gluten.

Il entra dans un restaurant, commanda des œufs au jambon, des toasts et du café. Il mangeait avec plaisir, savourant consciencieusement chaque bouchée. Ses pensées couraient éperdues comme, dans un pâturage, de petits poulains grisés par le soleil couchant. A la table voisine, une voix expliquait d'un ton monotone :

« Trompé... et comme je vous le disais, il a fallu balayer un peu tout ça. Ils étaient tous membres de notre église, vous savez. Nous connaissions toute l'histoire. On lui a conseillé de la chasser. Il a dit non, il faut que je voie la fin de l'affaire. »

Herf se leva. Il faut qu'il reparte. Il sortit, avec un goût de jambon dans les dents.

Service Express satisfait les exigences du printemps. « Oh ! mon Dieu, satisfaire les exigences du printemps ! Pas de boîte en fer-blanc, non monsieur, mais

la qualité la plus fine dans chaque pipe que vous fumez... SOCONY. Y goûter une fois, vous en dit plus qu'un million de mots. Le crayon jaune avec une bande rouge. Plus qu'un million de mots, plus qu'un million de mots. « Eh bien, donnez-moi ce million... Ne le découvre pas, Ben. » La bande de Yonkers l'a laissé pour mort sur un banc du parc. Ils l'ont attaqué, mais ils n'ont récolté qu'un million de mots... « Oh ! Jimps, je suis fatiguée de toutes ces histoires de littérature, de prolétariat, si tu savais ! »

Chargé de principes nourrissants, printemps.

IV

GRATTE-CIEL

Le petit cul-de-jatte s'est arrêté au milieu du trottoir, dans la 14^e Rue. Il porte un chandail bleu et un bonnet bleu tricoté. Ses yeux, tournés vers le ciel, s'arrondissent au point d'envahir toute sa figure de papier mâché. Un dirigeable glisse dans le ciel. Cigare d'étain éblouissant, estompé par la hauteur, il fend avec mollesse le ciel lavé et les nuages doux. Le petit cul-de-jatte s'arrête net, arc-bouté sur ses deux bras, au milieu du trottoir, dans la 14^e Rue. Parmi les jambes qui marchent, jambes maigres, jambes dandinantes, jambes dans des jupes, des pantalons ou des culottes, il reste là, complètement immobile, arc-bouté sur ses deux bras, les yeux levés vers le dirigeable.

Sans travail, Jimmy Herf sortit du Pulitzer Building. Il s'arrêta près d'un tas de journaux roses, sur le bord du trottoir, respira profondément, et regarda la silhouette étincelante du Woolworth. C'était par une journée ensoleillée. Le ciel avait la couleur d'un œuf de rouge-gorge. Il se tourna vers le nord et remonta vers le centre de la ville. Le Woolworth s'allongeait comme un télescope à mesure qu'il s'en éloignait. Il allait par la ville aux fenêtres resplendissantes, la ville aux alphabets bouleversés, la ville aux réclames dorées.

Texte
2
p. 440-
442

(Illustrations de Tardi)

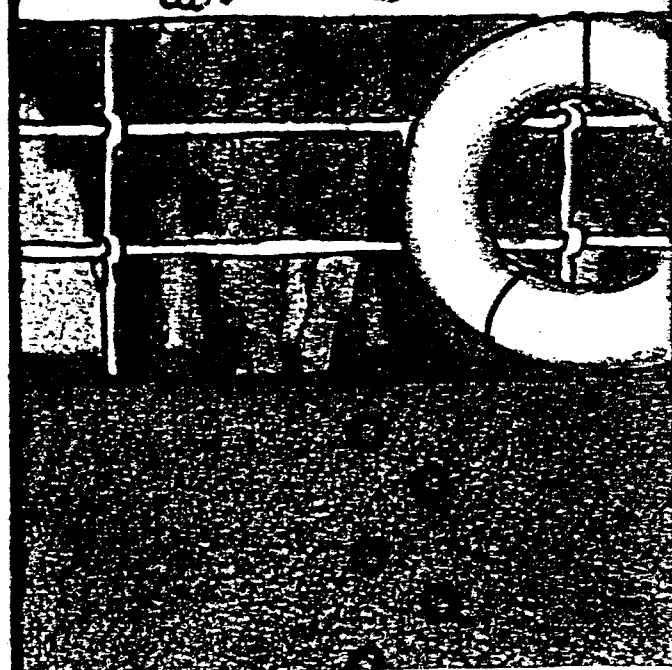
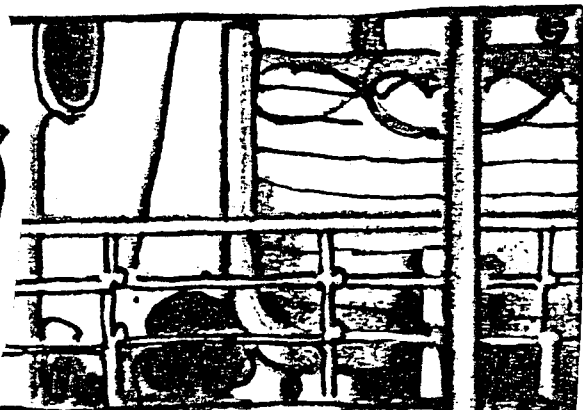
Pour une surprise, c'en fut une. A travers la brume, c'était tellement étonnant ce qu'on découvrait soudain que nous nous refusâmes d'abord à y croire et puis tout de même quand nous fûmes en plein devant les choses, tout galérien qu'on était on s'est mis à bien rigoler, en voyant ça, droit devant nous...

Figurez-vous qu'elle était debout leur ville, absolument droite. New York c'est une ville debout. On en avait déjà vu nous des villes bien sûr, et des belles encore, et des ports et des fameux même. Mais chez nous, n'est-ce pas, elles sont couchées les villes, au bord de la mer ou sur les fleuves, elles s'allongent sur le paysage, elles attendent le voyageur, tandis que celle-là l'Américaine, elle ne se pâmait pas, non, elle se tenait bien raide, là, pas baisante du tout, raide à faire peur.

On en a donc rigolé comme des cornichons. Ça fait drôle forcément, une ville bâtie en raideur. Mais on n'en pouvait rigoler nous du spectacle qu'à partir du cou, à cause du froid qui venait du large pendant ce temps-là à travers une grosse brume grise et rose, et rapide et piquante à l'assaut de nos pantalons et des crevasses de cette muraille, les rues de la ville, où les nuages s'engouffraient aussi à la charge du vent. Notre galère tenait son mince sillon juste au ras des jetées, là où venait finir une eau caca, toute barbotante d'une kyrielle de petits bachots et remorqueurs avides et cornards.

Pour un miteux, il n'est jamais bien commode de débarquer nulle part mais pour un galérien c'est encore bien pire, surtout que les gens d'Amérique n'aiment pas du tout les galériens qui viennent d'Europe. « C'est tous des anarchistes » qu'ils disent. Ils ne veulent recevoir chez eux en somme que les curieux qui leur apportent du pognon, parce que tous les argents d'Europe, c'est des fils à Dollar.

J'aurais peut-être pu essayer, comme d'autres l'avaient déjà réussi, de traverser le port à la nage et puis une fois au quai de me mettre à crier : « Vive Dollar! Vive Dollar! » C'est un truc. Y a bien des gens qui sont débarqués de cette façon-là et qui après ça ont fait des fortunes. C'est pas sûr, ça se raconte seulement. Il en arrive dans les rêves des bien pires encore. Moi, j'avais une autre combinaison en tête en même temps que la fièvre.



Voyage au bout de la nuit p 237-238

L.F. Céline (1932)